

## 33e dimanche du Temps ordinaire (C)

— 16 novembre 2025 — Saint-Eustache (19h) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (8:57)

Ml 3, 19-20a / Ps 97 (98) / 2 Th 3, 7-12 / Lc 21, 5-19

---

Nous demeurons encore dans ce paysage désormais familier du Temple de Jérusalem où Jésus se tient si souvent et à l'égard duquel il a bien sûr une attitude et une position tout à fait précises. Aujourd'hui, nous entendons plusieurs textes qui sont de nature, peut-être, à nous décontenancer : Malachie, la deuxième aux Thessaloniens et même cette page d'évangile que nous venons d'écouter.

Pour en retenir quelque chose, il me semble qu'il faut songer à la couleur que vont prendre les dimanches qui viennent. Ça commence déjà aujourd'hui, ça a déjà un peu commencé avant et ça se produira encore au tout début du temps de l'aveugement. Qu'est-ce que nous aurons à considérer ? Eh bien simplement peut-être ceci : l'horizon sur lequel nous vivons notre vie. Nous n'avons pas les yeux rivés au sol, nous regardons vers le ciel et nous regardons aussi vers l'avenir. Il y a notre avenir personnel, individuel, à l'échelle d'une vie dont personne ne connaît la mesure, et puis il y a aussi cette histoire du monde dans laquelle nous sommes embarqués et qui probablement, à bien des moments, nous apparaît véritablement insupportable parce qu'elle paraît aussi si absurde.

Tout est possible. Le bien est possible, mais ce n'est pas le bien qui fait la loi ; la vie est possible, mais ce n'est pas la vie qui bat la mesure ; la sainteté est possible, mais notre péché nous plombe. Et puis il y a ce spectacle humain : « la comédie humaine », comme disait quelqu'un, avec tous ces jeux de pouvoir, tous ces jeux de désirs, tous ces jeux de jalousie, tout ce goût pour le stupre ou pour le lucre, tout ce qui n'est pas Dieu, des idoles que l'on se façonne et que l'on adore au service desquelles on met notre vie.

Lorsque les prophètes, comme Malachie le fait, mais aussi comme Isaïe le fait, comme Amos le fait, lorsqu'ils élèvent la voix pour nous interpeller sur l'horizon de notre existence, ils nous rappellent, ils nous rappellent justement cet horizon, ô lointain ! de l'accomplissement de toutes choses. Et s'ils élèvent la voix, c'est pour nous réveiller de nos torpeurs, pour nous secouer de toutes nos pesanteurs, pour réveiller en nous le désir de répondre à l'appel du Seigneur, ce qui suppose d'abord que cet appel on l'écoute et qu'on l'entende.

Le prophète dit certainement des choses qui sont sévères, mais ce qu'il dit aussi, c'est que, au bout du bout du bout du chemin, il y aura quand même un jugement et une justice. Ce que chemin faisant on pourrait parfois être tentés à ne pas croire. Le Seigneur dit : « Le soleil de justice se lèvera : il apportera la guérison dans son rayonnement. » Lorsque nous sommes malades de cette histoire du monde si difficile, si tumultueuse, si sanguinaire, nous pouvons remonter à la Parole du Seigneur pour nourrir en nous cette force qui nous permet d'aller de l'avant et qui n'est pas autre chose que l'espérance.

Et nous nous souvenons qu'en cette année jubilaire, nous sommes « pèlerins d'espérance ». Il me semble que tout ce dont nous sommes témoins de près ou de loin, proche de chez nous ou plus loin dans le monde, nous invite à puiser dans les ressources de notre espérance. Je me souviens de ce que le pape Benoît en son temps nous avait posé comme question. Vous vous souvenez peut-être de ce texte, *Spe salvi*, où le pape demandait, en gros, aux chrétiens : « Votre espérance est-ce que c'est un accessoire ? Est-ce que c'est décoratif ? Ou est-ce que c'est, à l'intérieur de vous, une véritable énergie qui vous porte, qui vous pousse en avant, qui vous donne du courage, qui vous donne du cœur au ventre ? Les prophètes nous invitent à réveiller notre espérance.

Lorsque j'entends saint Paul apôtre aux Thessaloniens, je note que ici dans cette page que nous avons lue au chapitre 3e, saint Paul pour le coup ne fait pas de grandes leçons de théologie ou de vie mystique. En revanche, en revanche, il nous invite à mener une vie sérieuse, à mener une vie crédible, à honorer nos obligations, à ne pas nous laisser aller. Il a ce conseil que nous pouvons entendre : « Celui qui ne veut pas travailler, eh bien, qu'il ne mange pas non plus. » Saint Paul invite ceux à qui il écrit à « travailler dans le calme pour très simplement manger le pain qu'ils auront gagné ».

Je parlais à l'instant d'un horizon lointain, celui de l'accomplissement de toutes choses, du retour du Christ, de la parousie. Mais pour le moment, nous avons un quotidien à honorer et le meilleur moyen d'honorer le quotidien (et l'horizon lointain aussi, dans le même mouvement), c'est de l'accueillir, c'est de le vivre sans fanfaronnade mais avec sobriété et peut-être même avec ferveur.

La page d'Évangile selon saint Luc au chapitre 21e est assez longue, et les propos de Jésus semblent bien ne décrire rien d'autre que la chronique de la vie du monde telle que nous la voyons se dérouler sous nos yeux. Jésus dit simplement ce que j'évoquais tout à l'heure en parlant de comédie humaine. Qu'est-ce qu'il nous dit ? Et c'est surtout cela que je voudrais que nous gardions en tête. Il nous dit à la fin de cette page d'évangile : « C'est par votre persévérance que vous garderez votre vie, que vous sauverez, votre vie. »

Je me rappelle d'un cadeau que m'avait fait mon premier évêque, Monseigneur Gilles Barthe. Il m'avait offert un petit Nouveau Testament de poche qu'il avait toujours sur lui — à l'époque c'était un Nouveau Testament en latin — et il y avait ce verset, un verset qu'il aimait beaucoup, et de quelque manière dont j'ai hérité, qui disait ceci en latin : « *in patientia vestra posidebitis animas vestras* » (C'est par votre persévérance que vous garderez votre vie.), « *in patientia vestra...* » Et je repense à ce que disait saint Thomas d'Aquin sur la patience : la patience, ce n'est pas le fait de ne pas s'énerver quand on attend trop longtemps dans le cabinet du dentiste. La patience, c'est tout autre chose. La patience, c'est traverser notre vie vraiment, être présent à notre vie vraiment ; la patience, c'est aussi nous laisser traverser par tout ce qui fait notre existence et la vie du monde ; la patience serait en quelque sorte le contraire de l'indifférence.

La difficulté, c'est qu'il faut tenir le coup au long cours. Alors, il faut tenir, tenir, tenir encore. On a ce beau mot ici : « persévérer », ne pas lâcher, ne pas se laisser défaire par le mal que nous voyons, peut-être parfois aussi par le mal que nous commettons. Suivre le Christ, prendre exemple sur lui. Lui, il a traversé la vie que nous vivons, il est allé jusqu'à Jérusalem, il est allé vers Jérusalem dans la douceur, dans l'abnégation, dépourvu de tout signe de force, dépourvu de toute ambition de pouvoir.

Il a simplement affirmé, imperturbablement, non seulement le bien, mais la vérité profonde d'un Dieu qui nous aime, d'un Dieu qui est amour et qui nous invite aussi à traduire dans nos existences ce Mystère d'amour qu'est Dieu. Incrire le Mystère du Dieu-amour dans nos existences, dans la vie de notre Église, dans la vie de nos sociétés, dans la vie du monde. Le Seigneur a bien raison de nous dire de *persévérer*. On pourrait avoir si souvent l'impression que c'est peine perdue, que ça ne marchera pas, que ça ne débouche nulle part... Que nenni !

Croire, espérer, aimer, ce sont et ça restera jusqu'au bout nos mots d'ordre. Croire espérer, aimer. Ne lâchons rien ! Persévérons dans l'invitation du Seigneur à le suivre.

AMEN